



**HAL**  
open science

## Retour sur la signification

Herbert Paul Grice, Fabrice Pataut

► **To cite this version:**

Herbert Paul Grice, Fabrice Pataut. Retour sur la signification. Philosophie du langage, Vol 2.: Sens, usage et contexte (Textes réunis par B. Ambroise et S. Laugier), 2011, 978-2-7116-2255-9. hal-02913012

**HAL Id: hal-02913012**

**<https://hal.science/hal-02913012>**

Submitted on 23 Sep 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## « Retour sur la signification »

Traduction française de « Meaning Revisited » de Herbert Paul Grice, présentation, note sur la traduction, bibliographie et notes de Fabrice Pataut. Publié in *Anthologie de textes de philosophie du langage*, vol. 2 : *Sens, usage et contextes*, B. Ambroise et S. Laugier, édés., Librairie Philosophique Jean Vrin, Coll. « Textes clés », Paris, 2011, pp. 293-329.

## RETOUR SUR LA SIGNIFICATION<sup>1</sup>

Herbert Paul Grice

---

<sup>1</sup>. Traduit d'après « Meaning Revisited », publié à l'origine in *Mutual Knowledge*, N. V. Smith, ed., Academic Press, New York, 1982, et réimprimé sans modification in *Grice 1989*, ch. 18, pp. 283-303. © 1982 by Herbert Paul Grice. *N. d. T.*

## PRÉSENTATION

*Fabrice Pataut*

L'héritage de Grice est considérable (voir *Avramides 1989*, *Cosenza 2001* et *Grandy & Warner 2005*). Pour ce qui concerne l'étude de la notion de signification, qui seule nous intéresse ici, nous devons faire état de trois directions : la sémantique fondée sur les intentions et autres attitudes propositionnelles (*Schiffer [1972] 1988*, *Loar 1972, 1982*), la théorie de la communication humaine et la pragmatique (*Sperber et Wilson 1989*), et la théorie des implicatures au secours de la logique classique (pour un compte rendu critique, voir *Soames 2003*).

L'article novateur « Meaning » paraît en 1957 (*Grice [1957] 1989*). Les premières étapes de sa rédaction remontent à 1948, le texte fait onze pages et son influence est considérable. Dans cet article, Grice propose d'analyser la signification intemporelle des phrases-types d'une langue naturelle en termes de la signification occasionnelle de leurs exemplaires particuliers (de leur « tokens »). La signification des élocutions est à son tour analysée en termes des intentions manifestées par les interlocuteurs à l'occasion de la production de ces énoncés dans des situations conversationnelles appropriées. Cette idée originelle et ce cadre d'analyse ont été raffinés par Grice à l'occasion de trois articles subséquents, notamment pour répondre à des objections, publiées ou non (par exemple de Strawson in *Strawson 1964*). Le dernier de cette série est le « Meaning Revisited » ici traduit (pour les deux autres, voir *Grice 1968* et *Grice 1969*).

Dans ce dernier article consacré aux questions et aux distinctions originelles de « Meaning », Grice est amené à esquisser une théorie informelle de la rationalité que nous pouvons présenter succinctement comme suit.

Considérons les relations triangulaires entre la réalité, les croyances et le langage. Les correspondances psychologiques entre nos croyances et la réalité sont favorisées par l'expérience et la connaissance commune que nous acquérons petit à petit, à l'aide de correspondances d'un deuxième genre, les correspondances psycholinguistiques entre nos échanges verbaux et ce que nous croyons, aussi bien individuellement que collectivement. Ces correspondances répétées entre pensée et langage assurent la transmission de nos états psychologiques comme les intentions et les croyances. Être rationnel, c'est être capable d'estimer que les correspondances psychologiques sont utiles et que les séquences ordonnées du genre < état psychologique  $\psi^1$  du locuteur A, élocution, état psychologique  $\psi^2$  du locuteur B > sont désirables. Les liens entre les deux types de correspondances sont réglés de manière que les deuxièmes sont avantageuses seulement au cas où nos croyances, liées à la réalité par le premier genre de correspondance, sont, dans l'ensemble, vraies.

La notion de vérité défendue par Grice en cette instance est un mélange de vérité-correspondance et de vérité au sens pragmatique de la maximisation de l'utilité : elle sert à généraliser sur le domaine des correspondances psychologiques effectives ou réussies. En un sens, Grice propose une réfutation indirecte et pragmatique du scepticisme qui repose sur une analyse de la signification non naturelle, symbolique ou linguistique, en termes d'intentions et autres attitudes propositionnelles afférentes. Le mauvais fonctionnement systématique des correspondances psychologiques est inconcevable.

La grande majorité des transferts psycho-linguistiques sont des transferts d'états qui, *ceteris paribus*, correspondent avec le monde.

Grice propose en dernière instance une analyse de la signification en termes d'activité rationnelle dirigée vers un but. Une bonne analyse de la signification des phrases-types et des élocutions occasionnelles particulières doit spécifier ce qu'il est optimal pour les locuteurs de faire avec ces élocutions, et quelles attitudes propositionnelles enchâssées il est optimal, pour eux, d'avoir ou d'acquérir. L'analyse doit spécifier l'état optimal que les locuteurs devraient réaliser s'il leur était possible d'être le plus performant possible au vu de leurs buts communicationnels. La suboptimalité des agents dans le monde réel ne doit pourtant pas nous gêner : leur compréhension mutuelle à l'aide de dispositifs de communication syntaxiquement structurés n'implique pas nécessairement la mise en œuvre de processus inférentiels conscients.

Même si le jugement d'un récepteur concernant l'acte de langage de son interlocuteur n'a pas réellement (ou psychologiquement) pour objet un ensemble complexe d'intentions et de méta-intentions enchâssées, il reste possible d'envisager l'*explication* de la signification des phrases-types en termes de telles intentions. (Un exemple typique est celui de l'intention que certaines intentions soient reconnues comme faisant l'objet d'une connaissance commune.) Expliquer la signification revient à effectuer un remplacement, mais cela n'implique nullement que nous devions, à cause de cela et par ce simple fait, obtenir quelque chose qui soit interchangeable dans *tous* les contextes psychologiques avec ce qui a été pourvu d'une explication. Que l'*explicans* et l'*explicandum* n'aient pas de rôles fonctionnels ou conceptuels équivalents ne milite nullement contre le genre d'analyse conceptuelle défendue ici par

Grice, dans ce troisième volet de son œuvre directement consacrée à la notion de *meaning*.

## BIBLIOGRAPHIE

- Avramides (Anita), 1989, *Meaning and Mind - An Examination of a Gricean Account of Language*, The MIT Press, Cambridge, Mass.
- Cosenza (G.), 2001, *Paul Grice's Heritage*, Brepols, Turnhout.
- Grandy (Richard E.) and Warner (Richard), 2005 (revised 2006), « Paul Grice », *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, <http://plato.stanford.edu/entries/grice>.
- Grice (Herbert Paul), [1957] 1989, « Meaning », *Philosophical Review*, vol. 66, pp. 377-388, réimp. in *Grice 1989*, ch. 14, pp. 213-223.
- 1968, « Utterer's Meaning, Sentence-Meaning, and Word-Meaning », *Foundations of Language*, vol. 4, August, pp. 225-242, réimp. in *Grice 1989*, ch. 6, pp. 117-137.
  - 1969, « Utterer's Meaning and Intentions », *Philosophical Review*, vol. 78, pp. 147-177, réimp. in *Grice 1989*, ch. 5, pp. 86-116.
  - 1989, *Studies in the Way of Words*, Harvard UP, Cambridge, Mass.
- Loar (Brian), 1972, *Sentence meaning*, Thesis (D. Phil), University of Oxford, BLDCS reference no. : D4947/74.
- 1982, *Mind and Meaning*, Cambridge UP, Cambridge.
- Schiffer (Stephen), [1972] 1988, *Meaning*, with the Introduction to the paperback edition, Oxford UP, Clarendon Press, Oxford.
- Soames (Scott), 2003, «Language use and the logic of conversation», in *Philosophical Analysis in the Twentieth Century*, vol. 2 : *The Age of Meaning*, Princeton UP, Princeton, N. J., ch. 9, pp. 197-218.
- Sperber (Dan) et Wilson (Deirde), 1989, *La pertinence - communication et cognition*, traduit de l'anglais par A. Gerschenfeld et D. Sperber, Minuit, Paris.
- Strawson (Peter Frederick), 1964, « Intention and Convention in Speech Acts », *Philosophical Review*, vol. 73, pp. 439-460.

## NOTE SUR LA TRADUCTION

J'ai traduit *item* par *chose*, *to explicate* par *expliquer*, *performance* par *prestation* et *view* par *conception*. Conformément à l'usage, j'ai traduit *speaker's meaning* et *meaning in a language*, respectivement par *signification du locuteur* et *signification dans un langage*, et *utterance* par *élocution*. *Specify* est traduit tantôt par *spécifier*, tantôt par *explicitier*. Je me suis attaché en règle générale à rendre le ton informel, direct et familier de Grice, plutôt que de chercher à tout prix des mots français distincts pour *item*, *thing* et *object*, ou pour *to refer* et *to make reference to*. Ces distinctions auraient alourdi le texte et compliqué inutilement la lecture.



## RETOUR SUR LA SIGNIFICATION

Je vais traiter de manière informelle des thèmes liés à la signification. Plutôt que d'essayer de dire quelque chose de particulièrement nouveau, j'ai en tête de faire pour ainsi dire converger quelques unes des pensées que j'ai pu avoir à des moments différents, de manière qu'un sens puisse se dégager, concernant non seulement le genre de conception de la nature de la signification que je suis, ou étais, enclin à défendre, mais également les raisons pour lesquelles il devrait être rétrospectivement plausible de l'accepter. Lorsque je dis « rétrospectivement plausible », je veux dire plausible pour des raisons différentes de celles qui font que la conception en question offre l'espoir de traiter les données intuitives : les faits concernant notre usage du mot « signification », et ainsi de suite. Je vais donc creuser un peu l'arrière-plan de l'étude de la signification et autour de ses racines dans des domaines comme la psychologie philosophique, j'espère sans trop aller dans toute la complexité des détails.

Le thème principal concernera la relation entre la signification du locuteur et la signification dans un langage, ou encore la signification des mots, la signification des phrases, la signification des expressions, etc... Au cours de cette présentation, je me rapporterai grosso modo aux définitions et aux analyses que j'ai précédemment proposées. Je ne garantis pas que celles que je vais utiliser seront exactement les mêmes, mais cela ne m'inquiète pas. Je ne m'occupe pas ici des détails. Il me semble qu'en ce qui concerne la possibilité d'utiliser la notion d'intention de manière enchâssée [*nested*] pour expliquer la notion de signification, il y a une grande variété d'analyses plausibles, ou en tous les cas pas trop invraisemblables,

qui diffèrent plus ou moins dans les détails ; et je ne vais pas vraiment essayer de me prononcer maintenant en faveur de l'une ou l'autre de ces différentes versions.

L'essai se présentera en trois sections. Dans la première, je tenterai d'esquisser trois genres de correspondances que nous pourrions être justifiés à rechercher, et même à exiger, lorsque nous réfléchissons sur les thèmes de la pensée, du monde et du langage. J'espère que cela fournira une sorte de cadre pour exposer les conceptions de la signification ; cela donnera peut-être même une impulsion en faveur de telle ou telle conception. Dans la seconde section, où il sera à nouveau question de faire converger différentes choses dans un cadre plus englobant, je proposerai une discussion de ce que j'ai appelé par le passé la distinction entre la signification naturelle et la signification non naturelle. Et là, je ne m'intéresserai pas tant à l'existence de cette distinction – qui s'est transformée entre temps en terrain d'entente (ou en connaissance commune) passablement ennuyeux -, qu'à la relation entre les deux notions, aux connections plutôt qu'aux dissemblances. J'annoncerai le contenu de la troisième section au moment où je l'aborderai ; gardons-le par-devers nous en attendant comme un paquet surprise.

### *I. Langage, pensée et réalité*

La première des trois correspondances que nous pourrions nous attendre à découvrir lorsque nous envisageons en termes très larges les relations entre la réalité, la pensée et le langage, ou tout autre dispositif de communication, est une correspondance entre la pensée et la réalité ; ce que j'appellerai, pour faire bref, la correspondance psychologique. Cela se rapporte de manière évidente à l'idée

générale de vérité, lorsqu'on l'applique aux croyances ou aux notions analogues qui décrivent des états physiques. Ce que je veux faire valoir n'est pas tant qu'*il y a* de telles correspondances, ou qu'il est intuitivement plausible de penser qu'il y en ait, mais plutôt que leur présence est *requis*, ou *désirable*, si nous regardons la manière dont les êtres humains et d'autres créatures douées de sensations s'en sortent et restent en vie, et font même éventuellement des choses plus ambitieuses. Cela conduit à une conception, que j'ai adoptée depuis un certain temps, selon laquelle une batterie de concepts psychologiques auxquels nous avons recours, aussi bien pour nous-mêmes que pour ce que l'on pourrait considérer comme des créatures inférieures, a pour fonction de fournir une passerelle explicative entre l'apparence d'une créature dans un certain genre de situation physique et le fait qu'elle s'engage dans certains genres de comportements.

Supposons par exemple que nous ayons une créature C qui se trouve en présence d'un certain objet, disons un morceau de fromage, et une situation dans laquelle la créature mange l'objet. Dans certaines circonstances, nous pourrions vouloir recourir aux thèses d'une théorie psychologique pour expliquer la transition entre le fait que la créature se trouve en présence de l'objet et le fait qu'elle le mange. Le « travail de liaison » [« *bridgework* »] qui serait réalisé en ces termes peut être exposé d'une manière plutôt schématique et peu réaliste, ce qui, une fois de plus, ne me pose pas de problème particulier dans la mesure où je n'essaie pas de produire une explication en bonne et due forme, mais seulement une première ébauche de ce qui pourrait être le modèle d'une telle explication.

Pour commencer, supposons que la créature croie (ou pense, si elle n'est pas assez évoluée pour avoir des croyances) que l'objet est un

morceau de fromage, et qu'elle croie également que l'objet est tout près. Deuxièmement, supposons que la créature croie, ou pense, que le fromage est quelque chose qui se mange ; troisièmement, que la créature a faim, qu'elle veut manger. Comme il se doit, tout cela semble relativement peu excitant. Alors, en vertu de ce que je considérerai comme une loi psychologique vulgaire et vernaculaire, dont la mise en œuvre constitue notre raison pour introduire les concepts de croyance et de volonté, nous obtenons notre première loi psychologique pour la créature, ou le genre de créature en question. Cette loi dit que pour tout objet X, pour toute caractéristique F et pour toute activité ou genre de comportement A, si la créature C croit que l'objet X possède la caractéristique F et se trouve également tout près, ou bien à une distance qui permet de l'atteindre, et que les choses du type F conviennent à l'activité A, alors la créature est en besoin de A relativement à l'objet X. Autrement dit, la loi attèle l'objet au genre d'activité.

En appliquant la loi aux trois prémisses initiales données plus haut, nous rejoignons un autre niveau, celui où la créature C veut manger l'objet X, c'est-à-dire le morceau de fromage. Nous pourrions alors invoquer une seconde loi psychologique pour cette créature, cette fois-ci une loi psycho-physique, selon laquelle pour tout genre d'activité A, si une créature C est en besoin de A relativement à un objet particulier X, alors la créature C produit effectivement l'activité A relativement à X, si aucune manière quelconque de l'en empêcher, dont nous pourrions ou non dresser la liste, ne se présente. Avec l'application de la seconde loi, nous arrivons à notre étape finale, à laquelle la créature C mange l'objet X. Nous avons maintenant notre explication, un pont entre la situation initiale où la créature est en

présence d'un morceau de fromage, et le comportement final par lequel la créature le mange.

Les lois dont je viens de faire état sont des lois vulgaires. Le genre de théorie dans laquelle je les vois figurer ne serait pas celui de théories psychologiques spécialisées ou formalisées, à supposer que de telles choses existent. Il se peut que je ne sois pas très à l'aise avec l'idée qu'on leur applique le mot « théorie ». Il s'agirait plutôt du genre de système approximatif avec lequel nous fonctionnons, et nous devons considérer les lois qu'il contient comme des lois modifiables, corrigibles, et *ceteris paribus* de par leur nature.

Or, si certaines correspondances psychologiques font défaut, la créature C peut être déçue. Par exemple, si C croit à tort que l'objet en face d'elle est un morceau de fromage, ou considère à tort que le fromage est, de son point de vue, quelque chose qui se mange, alors, au minimum, il se peut que C soit victime d'une indigestion une fois l'objet consommé. Pour cette raison, les correspondances psychophysiques sont nécessaires (les choses telles que les croyances doivent être vraies, et ainsi de suite) pour que la mise en place des mécanismes psychologiques que j'ai esquissés soit *favorable* à la créature en cause.

De même, si le désir de la créature de manger l'objet n'est pas satisfait pour une raison ou une autre, la créature a toujours faim. Là encore, nous avons besoin de certains genres de correspondances entre les désirs, les besoins, les états volontaires et ainsi de suite, et la réalité, qui soient parallèles à celles qui relient les croyances à la même réalité. Les désirs, etc..., doivent correspondre à la réalité pour être satisfaits, c'est-à-dire pour que le mécanisme psychologique fonctionne d'une manière qui soit bénéfique.

En dernier lieu, si C est une créature rationnelle ou capable de réfléchir (ce que je n'ai pas supposé jusqu'ici), elle peut reconnaître le genre de faits qui la concernent et que j'ai brièvement décrits. Elle peut reconnaître que les correspondances entre les états psychologiques et le monde sont en général requises pour que les mécanismes psychologiques soient utiles. Elle peut également reconnaître que, si cette clause restrictive de correspondance est satisfaite, le mécanisme psychologique contribue à la survie, ou à l'atteinte d'autres de ses objectifs. Si elle reconnaît tout cela, alors il est probable qu'elle pensera elle-même à de telles correspondances comme étant, de son propre point de vue, des choses désirables à avoir sous la main. C'est-à-dire que, non seulement les correspondances *seront* désirables, mais C les considérera comme telles.

Nous avons donc en premier lieu les correspondances psychologiques, et il semble qu'elles soient le genre de choses que nous voudrions avoir. Mais il y a également d'autres correspondances. Il y a pour ainsi dire un triangle constitué par la réalité, la pensée et le langage, ou d'autres dispositifs de communication ; et nous avons maintenant, je l'espère, un premier accrochage de la pensée à la réalité. Je pense néanmoins qu'il existe également un accrochage d'un genre différent, qui serait également désirable, entre la pensée et les dispositifs de communication. Cela impliquerait de nouveau des correspondances d'un genre relativement simple et trivial, que nous pourrions concevoir dans les termes suivants.

Premièrement, le fonctionnement de créatures telles que celles dont j'ai parlé, sera soutenu et favorisé, au moins dans certaines circonstances, si il existe ce que nous pourrions concevoir comme

une expérience commune. En particulier, il serait avantageux que des états psychologiques initialement affectés à une créature puissent être transmis ou transférés à une autre, ou reproduits dans une autre (un processus que nous pourrions appeler une transmission- $\psi$ ). Il est évident que la production de dispositifs de communication est une ressource qui aidera à effectuer de tels transferts.

Si nous acceptons cette idée, nous pourrions également accepter sans difficulté que, pour que le processus soit intelligible, pour que nous puissions le comprendre, il faudra qu'il y ait des correspondances entre, d'une part, des dispositifs de communication ou des élocutions particulières et, d'autre part, des états psychologiques. Ces correspondances peuvent être établies soit directement, soit (et c'est plus probable) indirectement, à travers les *types* auxquels appartiennent les élocutions particulières : les phrases dont les élocutions particulières sont des élocutions, les gestes-*types* dont les gestes particuliers sont des productions, et ainsi de suite. Qu'elle soit directe ou indirecte, la correspondance serait établie entre, d'une part, les élocutions ou les élocutions-*types*, et, d'autre part, les *types* d'états psychologiques ; et ceux-ci incluraient, par exemple, les croyances-*types* auxquelles appartiennent les croyances de telle ou telle personne : non pas la croyance *de Jones* que ceci ou cela, mais *une* croyance que ceci ou cela.

Si ces correspondances existent entre, d'une part, les élocutions ou les élocutions-*types* et, d'autre part, les *types* psychologiques, nous pouvons dire qu'il est en général *désirable*, sous certaines conditions, qu'il y ait des occurrences de séquences du genre suivant dans la vie commune ou sociale des créatures de l'espèce en question : dans certaines circonstances, un certain genre d'état psychologique  $\psi^1$  est

suivi d'une certaine élocution  $U$ , faite dans certaines circonstances qui, à son tour, si les circonstances sont appropriées, est suivie d'une instance particulière d'un nouvel état psychologique  $\psi^2$ , un état qui est présent, non plus dans la créature qui communique, mais dans celle avec laquelle on communique. Et il se peut qu'il soit désirable pour  $\psi^1$  et  $\psi^2$  d'être des états du même genre, plutôt que des états d'un genre différent, de sorte que lorsque ces séquences  $\psi^1, U, \psi^2$ , se présentent, elles impliquent des élocutions et des états psychologiques entre lesquels ces correspondances psycholinguistiques sont établies.

Il se peut bien évidemment qu'il y ait des transferts en l'absence de telles correspondances. Il se peut qu'une créature choisisse la mauvaise élocution pour exprimer son état psychologique, auquel cas l'élocution manquera probablement son but, et l'état psychologique induit dans la seconde créature ne sera pas le même que celui de la première. Il se peut au contraire que la première créature s'y prenne correctement, mais que la seconde comprenne en quelque sorte incorrectement le dispositif qui a été produit, et choisisse du coup la mauvaise croyance ou le mauvais désir, ne correspondant pas à l'élocution produite par la première créature.

La condition générale, ou en tous les cas la condition générale la plus remarquable pour que les transferts de ce genre soient désirables et avantageux, est liée à la réalisation du premier genre de correspondance. Autrement dit, si tous ces transferts impliquaient la transmission de croyances erronées, il n'est pas certain que nous considérerions ce mécanisme de communication comme avantageux, même si les correspondances psycho-linguistiques appropriées étaient réalisées. Je pense qu'il est en un sens tout à fait inconcevable



que tous les transferts impliquent des croyances erronées, même si nous pouvons envisager avec attention une telle situation. Une condition générale serait donc que les transferts entre les âmes, si nous pouvons nous exprimer ainsi, sont avantageux seulement au cas où les états transmis correspondent avec le monde.

Il semble que nous soyons maintenant arrivés au point où nous avons présenté dans ses grandes lignes, d'une manière en quelque sorte générale et plus ou moins théologique, un prototype approximatif d'une notion de vérité dans son application aux croyances et aux choses de ce genre. Cela nous donnerait le premier genre de correspondance. Avec le deuxième genre de correspondance, nous avons au moins un candidat prometteur au rôle de prototype approximatif de la notion de signification, car il semble qu'il ne soit pas invraisemblable de suggérer qu'expliquer à quel type d'état psychologique une élocution particulière ou une élocution-type correspond, de manière que les transferts de ce genre soient un aspect caractéristique de la vie des créatures, constituerait une première approximation de l'analyse de la signification des élocutions ou des élocutions-types en question. Nous avons donc raccordés les trois coins du triangle. Le coin numéro un, la réalité, a été raccordé au coin numéro deux, la pensée. Puis nous avons raccordé la pensée, le coin numéro deux, au langage ou aux dispositifs de communication, le coin numéro trois. Cela nous donne évidemment un lien indirect entre le coin numéro trois, les élocutions ou les phrases, et le coin numéro un, la réalité, par l'intermédiaire des croyances ou d'autres états psychologiques auxquels elles sont elles-mêmes reliées. Mais il vaut peut-être également la peine de nous demander si, en plus d'un tel lien indirect entre le langage et la réalité, qui passe par la médiation des états psychologiques, nous ne pourrions pas argumenter qu'il

peut exister un lien direct : une voie directe entre le langage et la réalité, aussi bien qu'une voie directe jusqu'à la pensée. Et je pense qu'il est au moins possible d'argumenter qu'il en existe un, bien qu'il s'agisse d'un lien qu'il nous faut évidemment concilier avec ceux qui ont déjà été introduits.

Si je pose la question « Quelles sont les conditions auxquelles une croyance précise (par exemple une croyance que la neige est blanche) correspond au monde ? », je peux sans grande difficulté donner des réponses pour des cas individuels. Par exemple, je peux dire que la croyance que la neige est blanche correspondra au monde seulement au cas où la neige est blanche, et je peux dire que la croyance que le fromage est bleu correspondra au monde seulement au cas où le fromage est bleu ; et vous êtes à même de voir à quelle routine monotone je m'en remets dans ces cas particuliers. Les philosophes ont néanmoins remarqué que nous rencontrons des difficultés lorsque nous voulons généraliser explicitement à partir des morceaux individuels de communication dont j'ai débité quelques exemples. C'est parce que généraliser à partir de ces cas reviendrait probablement à passer sous silence la référence aux objets particuliers et aux croyances particulières, et à énoncer en général ce que sont les conditions pour que les croyances correspondent aux objets. C'est-à-dire qu'une condition générale de correspondance entre les croyances et le monde devrait commencer de la manière suivante : « Pour chaque chose crue par quelqu'un, cette chose correspond au monde si... ». Mais comment continuer ? Avec les cas particuliers, j'avais une phrase que j'avais citée, ou bien à laquelle je m'étais référée dans l'antécédent, du côté gauche, et que j'exhibais ensuite du côté droit. Mais puisque j'ai éliminé toute référence aux

croyances ou aux phrases particulières, je n'ai plus de phrase disponible pour compléter la condition générale.

Il semble que je veuille dire quelque chose comme « Pour n'importe quelle chose P, si quelqu'un croit que P, alors la croyance d'une certaine personne que P correspond avec le monde seulement au cas où P ». Malheureusement, cela engendre des difficultés parce que, conformément à l'analyse ordinaire de la quantification, je suis en train de parler de choses ou d'objets. Je ferais donc aussi bien d'utiliser la lettre  $x$ , caractéristique des objets, et de dire : « Pour n'importe quelle chose  $x$ , si  $x$  est crue, alors  $x$  correspond au monde seulement au cas où  $x$ . » Mais il semble que cela revienne plutôt à produire la généralisation selon laquelle, si n'importe quel objet  $x$  est un cochon, alors  $x$  ; et cela ne constitue pas une forme intelligible d'énoncé parce que «  $x$  » n'est pas une variable à laquelle nous pouvons substituer des phrases. Il semble en réalité que nous ayons oublié quelque chose en chemin et que nous n'ayons pas de spécification des conditions de vérité qui soit intelligible. Qui plus est, il est difficile d'y remédier, parce qu'à moins d'affronter les affres inhérentes au fait que nous envisageons les propositions ou les expressions propositionnelles, tantôt comme s'apparentant aux noms (sous la forme de subordinées introduites par *que*), tantôt comme s'apparentant aux phrases (en détachant le mot « que » de ces subordinées), et que nous glissons d'une conception à l'autre, il est difficile de savoir ce qu'il faut faire.

Il semble que, pour éviter cette difficulté, si je veux obtenir une généralisation de l'idée de correspondances entre les états psychologiques et le monde - généralisation que j'ai déjà en un certain sens obtenue -, il se pourrait bien que je doive recourir à une forme du genre suivant : « Si une certaine phrase S est l'expression

d'une certaine croyance particulière, alors la croyance qu'exprime la phrase S correspond au monde seulement au cas où S est vraie ». C'est-à-dire que pour pallier à cette difficulté concernant la généralisation, je fais maintenant entrer en jeu une notion de vérité dans son application aux phrases, et je fais cela de manière à disposer d'un moyen d'énoncer de manière générale les conditions auxquelles les croyances correspondent au monde. Donc, en essayant de sauvegarder la caractérisation de ce que c'est pour des croyances que de correspondre au monde, j'ai introduit une autre correspondance, une correspondance entre les élocutions ou les phrases, et le monde, indiquée par l'apparition du mot « vrai ».

Tout se passe comme si, pour réussir à caractériser le premier genre de correspondance entre les croyances et le monde, nous devons recourir à un genre parallèle de correspondance entre les élocutions, ou les phrases, et le monde. Il s'ensuit que ces dernières seraient non seulement possibles, mais en réalité nécessaires si nous devons être capables d'énoncer en toute généralité que les correspondances du genre psycho-physique sont effectivement réalisées.

Néanmoins, bien que, comme je l'ai indiqué, elles puissent être requises pour les besoins de la présentation, il se peut également que, pour montrer que les correspondances entre les phrases et le monde sont désirables, non seulement pour les besoins de l'exposé théorique, mais du point de vue des créatures qui opèrent avec de telles élocutions ou de telles élocutions-types, nous devons continuer à faire appel aux états psychologiques lorsque nous spécifions les conditions de pertinence, de désirabilité, ou à vrai dire n'importe quelles autres conditions. C'est-à-dire qu'il se peut que nous soyons parfaitement capables de formuler ou de caractériser une notion de

correspondance directe entre les élocutions et le monde - et cela pourrait avoir une certaine justification téléologique limitée, notamment parce qu'il faut procéder ainsi pour fournir un moyen général d'exprimer les conditions pour d'autres types de correspondance -, mais que, si nous voulons fournir une justification téléologique plus générale, il faille nous référer aux croyances et à d'autres états psychologiques. Autrement dit, il se pourrait que nous devions nous servir des trois coins, le coin manquant inclus, pour obtenir une justification plus générale de l'idée de vérité dans son application aux phrases.

## *II. Signification naturelle et non naturelle*

Voilà que j'ai pour ainsi dire introduit en contrebande une sorte de version préliminaire du genre de conception de la signification que j'ai déclaré publiquement avoir soutenue ; avec cette réserve que j'ai également introduit en contrebande des versions du genre de conceptions que d'autres ont également adoptées. Si vous le voulez bien, je vais maintenant essayer de continuer à présenter des arguments, de manière à défendre mon genre de conception par opposition à certaines autres conceptions.

Je pense qu'il ne sera pas trop controversé de dire qu'il y a une distinction raisonnablement claire et intuitive entre les cas où le mot « signifier » possède ce qu'on pourrait concevoir comme un sens naturel, un sens où ce que quelque chose signifie est étroitement lié à l'idée de ce dont cette chose est un signe naturel (comme dans « Les nuages noirs signifient la pluie »), et ceux où le mot possède ce que j'appelle un sens non naturel, par exemple dans des contextes comme

« Sa remarque signifiait telle ou telle chose », « Son geste signifiait qu'il en avait assez », et ainsi de suite (voir l'essai n°14<sup>2</sup>).

J'ai proposé quelques tests de reconnaissance qui devraient pouvoir nous aider à décider à laquelle des deux significations, naturelle ou non naturelle, nous avons affaire dans un cas précis. Grosso modo, les tests dévoilaient que les cas de signification non naturelle, les cas liés au phénomène de la communication, sont ce que nous pourrions appeler non factuels, alors que les cas naturels sont factuels. Quiconque dit « Ces nuages noirs signifient la pluie », ou « Ces nuages noirs signifiaient qu'il allait pleuvoir », s'engagerait probablement à reconnaître qu'il pleuvra, ou qu'il a plu. En revanche, si je dis « Son geste signifiait qu'il en avait assez », sous une interprétation du genre non naturel, plus particulièrement liée avec ce que nous concevons comme relevant de la communication, le fait de le dire ne m'engage pas à reconnaître que la personne en question en avait effectivement assez. J'ai également fait remarquer que la spécification de la signification non naturelle peut être faite le plus confortablement du monde en recourant aux phrases entre guillemets, alors qu'il semblerait plutôt étrange d'affirmer que ces nuages noirs signifient « Il va pleuvoir » : il ne semble pas que nous puissions ici remplacer la subordonnée introduite par *que* par une phrase entre guillemets.

Supposons pour le moment que ces tests soient grosso modo adéquats. Je voudrais maintenant, non pas insister sur les différences entre ces deux cas – cela a déjà été fait –, mais plutôt me pencher sur ce qu'ils ont en commun. Ce double usage du mot « signifier » est-il exactement comme le double usage du mot « ampoule », auquel nous

---

<sup>2</sup> Grice renvoie ici à *Grice [1957] 1989*, reproduit comme chapitre 14 de *Grice 1989. N. d. T.*

avons recours tantôt pour nous référer à ce qu'on fixe sur les douilles, tantôt à ce qui nous gêne sur la plante des pieds<sup>3</sup>? Dans ce deuxième cas, on a vraiment tendance à dire qu'il y a deux mots distincts, écrits et prononcés de la même manière.

Pour une raison générale d'économie, j'ai tendance à penser que, si nous pouvons éviter de dire que tel mot a ce sens-ci, ce sens-là, et encore un troisième, ou telle signification et également telle autre en plus, si nous pouvons nous permettre de les regrouper sous un seul principe à titre de variantes, alors il est désirable de le faire. Ne multiplions pas les sens au-delà du nécessaire. Je me dis que l'idée fondamentale pour la notion de signification, qui s'appliquerait à ces deux cas sous une forme ou une autre et avec des ajustements, est que si  $x$  signifie que  $y$ , alors cela est équivalent à la thèse selon laquelle  $y$  est une conséquence de  $x$ , ou l'inclut tout au moins comme une partie de ce que  $x$  signifie. Autrement dit, ce que les cas de signification naturelle et non naturelle ont en commun est que, sous une certaine interprétation de la notion de conséquence, le fait qu'il soit le cas que  $y$  est une conséquence de  $x$ .

Bien évidemment, nous nous attendrons à ce qu'il y ait des différences dans les genres de conséquences impliquées, ou dans la manière dont nous arrivons à ces conséquences. C'est pourquoi je voudrais maintenant voir si nous représenterions les cas de signification non naturelle comme des descendants des cas de signification naturelle, en un sens de « descendant » qui suggérerait qu'ils en seraient des dérivés et des analogues. Je me pencherai également un peu sur la question de savoir à quels genres de

---

<sup>3</sup> J'ai utilisé un tout autre exemple que celui de Grice, dont la traduction littérale n'aurait rien donné, et qui fournit le même éloignement de sens ou d'usage que pour l'anglais *vice* (soit un vice, au sens moral ou psychologique, soit un étai). *N. d. T.*

principes et de suppositions nous serions obligés de nous engager si nous tentions de défendre cette position selon laquelle la signification naturelle est, d'une manière que nous serions à même d'explicitier, l'ancêtre de la signification non naturelle.

Dans le cas de la signification naturelle, nous pouvons compter parmi les choses qui ont cette signification, tout autant que les nuages noirs, les taches sur le visage et les symptômes de telle ou telle maladie, certaines formes de conduite : les choses comme les gémissements, les hurlements et d'autres du même genre qui signifient, ou signifient normalement, que quelqu'un ou quelque chose se trouve dans un état de souffrance, ou bien dans tel ou tel autre état. Les cas où des choses comme les comportements corporels signifient la présence de divers éléments ou états de la créature qui les produit, sont donc des cas spéciaux de signification naturelle. Dans le cas naturel, la production de ces petits fragments de comportements, ou en tous les cas la présence, dans de tels fragments, des caractéristiques qui nous donnent pour ainsi dire la signification, est involontaire. Nous obtenons donc ceci comme genre de modèle canonique : une créature X produit involontairement un certain fragment de comportement  $\alpha$ , laquelle production signifie, ou a pour conséquence que, ou encore témoigne, que X souffre. C'est le cas naturel initial. Regardons maintenant si nous pouvons le modifier, en une étape ou en plusieurs, de manière à nous retrouver avec quelque chose qui soit vraiment très proche de la signification non naturelle.

La première étape de l'opération implique la supposition que la créature produit en réalité volontairement un certain genre de comportement ; un comportement tel que sa production involontaire constituerait le témoignage que la créature est, par exemple, en état



de souffrance. Les genres de cas qui viennent le plus facilement à l'esprit sont ceux de la feinte ou de la tromperie. D'ordinaire, une créature produit volontairement un comportement, non seulement lorsque sa production involontaire témoignerait du fait qu'elle se trouve dans un certain état, mais *parce qu'elle* en témoigne, avec la conséquence que le reste du monde, les créatures qui sont autour, traitent cette production, en réalité volontaire, comme si elle ne l'était pas. Autrement dit, ces autres créatures arrivent exactement à la même conclusion quant au fait que la créature se trouve dans l'état en question, l'état indiqué. Le but de la créature lorsqu'elle produit volontairement le comportement serait que le reste du monde devrait penser qu'elle se trouve effectivement dans l'état qui serait signalé par la production involontaire.

Dans l'étape numéro deux, non seulement la créature X produit-elle ce comportement volontairement et non pas involontairement, comme dans le cas primitif, mais nous supposons également qu'une autre créature Y, engagée dans une certaine transaction avec X, *reconnaît* cette production comme étant la production volontaire d'un certain genre de comportement dont la production involontaire témoigne, par exemple, de la douleur. C'est-à-dire que, non seulement la créature X est maintenant censée simuler le comportement typique de la douleur, mais il doit être reconnu qu'elle le simule. Bien évidemment, l'effet de la reconnaissance, par Y, du fait que cette production est volontaire, mine à la base toute propension de Y à conclure que la créature X souffre. On pourrait donc se demander ce qu'il faudrait faire pour remettre la situation à l'endroit. Que pourrions-nous ajouter qui jouerait pour ainsi dire le rôle d'antidote à la dissolution de l'idée que X se trouve souffrir?

Un premier pas dans cette direction serait d'aller vers ce que nous pourrions concevoir comme étant la troisième étape. Là, nous supposons que la créature Y reconnaît non seulement que le comportement est volontaire de la part de X, mais également que X a *l'intention* que Y reconnaisse qu'il l'est. Autrement dit, nous avons maintenant miné à la base l'idée que nous sommes en présence d'un simple exemple de tromperie. La tromperie consiste à tenter de faire accepter certaines choses à une créature, comme signes d'une chose ou d'une autre, dans l'ignorance que ce cas est précisément un cas de tromperie. Ici, nous aurions au contraire un genre déviant de cas de feinte, où quelque chose a été feint, mais où il est en même temps clairement indiqué que la feinte a été réalisée.

Nous pouvons concevoir que la créature Y est tout d'abord déconcertée par cette prestation conflictuelle. Il y a cette autre créature qui, en quelque sorte, simule la douleur, tout en annonçant, en un certain sens, que c'est là ce qu'elle fait. Où diable peut-elle bien vouloir en venir ? Il me semble que si Y soulève vraiment la question de savoir pourquoi X est en train de faire ce qu'elle fait, elle pourrait d'abord faire droit à l'idée que X joue à faire semblant, qu'elle est engagée dans une forme de divertissement, dans un jeu auquel il est attendu et même exigé que Y apporte une contribution appropriée, précisément dans la mesure où il semble que le comportement de X soit dirigé vers Y. Je considère que les cas qui se prêtent à ce genre d'interprétation relèvent de la quatrième étape.

Nous pouvons néanmoins supposer qu'il y a peut-être des cas que nous ne pourrions traiter de cette manière. Si il est attendu que Y participe avec X à une forme de jeu sur un pied d'égalité, Y doit pouvoir reconnaître quelle genre de contribution elle est censée apporter. Nous pouvons envisager la possibilité que Y n'ait aucune

indication sur laquelle fonder une telle reconnaissance, ou encore que, bien qu'il semble qu'une certaine forme de contribution soit suggérée, lorsque Y tient ses engagements en fournissant ce qui lui est demandé, X, au lieu de produire de nouveau un comportement typique du jeu, se fâche et répète éventuellement sa performance originelle, une performance à présent problématique.

Nous arrivons maintenant à l'étape cinq, à laquelle Y suppose non pas que X est engagée dans un jeu, mais que X essaye de lui faire croire ou accepter qu'elle souffre, autrement dit que ce que X tente de faire croire à Y, ou de lui faire accepter, est la présence, chez X, de cet état dont le comportement afférent est en réalité un signe naturel, ou le signifie naturellement, lorsqu'il est produit involontairement. Plus précisément, nous pourrions dire qu'à l'étape cinq, la créature Y reconnaît que la créature X a en tout premier lieu l'intention qu'elle reconnaisse que la production du signe de la souffrance (de ce qui est d'habitude un signe de souffrance) est volontaire, et a ensuite l'intention que Y considère cette première intention comme étant une raison suffisante de croire que X souffre ; et que X a ces intentions parce qu'elle a l'intention supplémentaire que Y n'ait pas simplement une raison suffisante de croire que X souffre, mais le croie vraiment.

Que, dans ces circonstances, Y finisse par ne pas simplement reconnaître que X a l'intention de faire croire à Y qu'elle souffre, quoi que d'une manière plutôt bizarre, autrement dit que Y ne se contente pas de reconnaître cela, mais aille effectivement jusqu'à croire qu'elle souffre, dépendrait probablement d'un ensemble de conditions supplémentaires que l'on pourrait regrouper dans une rubrique sous l'idée générale que Y devrait, d'une manière ou d'une autre, tenir X pour digne de confiance. Il se peut qu'il y ait une grande diversité dans les manières de faire cela. Par exemple,

supposons que Y pense que X, soit en général, soit au moins dans le genre de cas considéré, ne voudrait pas l'amener à croire qu'elle souffre à moins qu'elle ne souffre vraiment. De plus, supposons que Y croie également que X est digne de confiance, non seulement au sens où elle n'est pas malfaisante, mais également au sens où elle est en quelque sorte, en général, responsable ; par exemple parce qu'elle est le genre de créature qui se donne la peine, de manière appropriée, de s'assurer que ce qu'elle essaye de faire croire à l'autre créature est en réalité le cas. Elle n'est pas étourdie, elle n'est pas négligente et elle n'agit pas à la légère. (Peut-être cela ne s'appliquerait-il pas au cas de la douleur, mais plutôt au cas de la communication d'autres états.) Alors, en ce qui concerne en général la réalisation de l'idée que Y juge X digne de confiance, soit en règle générale, soit dans ce cas particulier, et de cette manière à la fois appropriée et consciencieuse, nous considérerions qu'il est rationnel, non seulement que Y reconnaisse que X a ces intentions, à savoir que Y ait certaines croyances concernant le fait que X souffre, mais également que Y aille jusqu'à les adopter.

J'ai parlé jusqu'ici de la communication de l'idée qu'un état de choses est réalisé, par exemple que X souffre, ou se trouve dans un autre état, au moyen d'une simulation non trompeuse des signes ou des symptômes habituels d'un tel état, de la part de la créature communicante. Mais le mécanisme qui a été utilisé, et qui implique l'échange de croyances et d'intentions de différents ordres, n'exige pas réellement que ce qui est pris comme véhicule de communication doive être au départ une expression ou un signe naturel de l'état de choses communiqué. Si nous relâchons à présent cette exigence, nous atteignons l'étape six. Le chemin qui y conduit peut être facilité à

l'aide de la réflexion suivante, pour laquelle je suis redevable à Judith Baker.

En ce qui concerne l'exemple particulier que j'ai utilisé, la créature Y devrait, pour arriver à la position que nous lui avons attribuée à l'étape cinq, soit résoudre, soit ignorer, soit contourner un problème qui pourrait être posé par le comportement de X. Pourquoi X produit-elle, non pas une authentique expression de souffrance, mais une expression simulée, si elle veut amener Y à croire qu'elle *souffre* ? Pourquoi ne pas hurler le plus naturellement du monde ? Il n'est pas très difficile de trouver des réponses possibles. Par exemple, parce qu'il ne serait pas viril, ou digne de la créature X de produire une expression naturelle de souffrance *de manière naturelle*, ou bien parce que la production non naturelle d'une expression de souffrance n'est pas censée indiquer *toutes* les caractéristiques qui seraient indiquées par une production naturelle (par exemple, il se pourrait que l'on prenne à raison l'émission non naturelle d'un hurlement particulièrement sonore pour une indication de douleur, mais pas pour une indication du degré de douleur correspondant aux décibels de cette émission particulière). Néanmoins, ce problème ne se poserait pas si la prestation de X, au lieu d'être quelque chose qui, dans le cas naturel, serait une *expression* de cet état de X dont (dans le cas non naturel) il est dans son intention de faire en sorte que Y le croie, était relié d'une manière plus lâche à l'état de chose qu'elle a l'intention de transmettre à Y (pas nécessairement un état de X). Autrement dit, la prestation de X suggérerait l'état de choses d'une manière reconnaissable, sans pour autant être une réponse naturelle de X à cet état de choses.

Nous arrivons donc à une étape où les véhicules de communication n'ont pas à être, initialement, des signes naturels de ce qu'ils servent

à communiquer. Si nous pouvons nous attendre à ce qu'un fragment de comportement puisse être perçu par la créature réceptrice comme ayant un lien repérable avec un renseignement particulier, alors il pourra être utilisé par la créature qui transmet, à condition qu'elle puisse être à peu près certaine du lien établi par la créature réceptrice. N'importe quel lien fera l'affaire à condition qu'il puisse être détecté par le récepteur. Plus les liens auxquels les créatures sont à même d'avoir recours sont lâches, plus grande sera leur liberté en tant que créatures communicantes : elles seront de moins en moins contraintes par la nécessité de s'en remettre à des liens naturels préalables. Le plus grand éventail possible est disponible lorsque, pour atteindre ce but, les créatures recourent à un registre de dispositifs de communication qui n'ont absolument aucun lien préalable avec ce qu'elles communiquent ou représentent, et que le lien est établi simplement parce que la connaissance, ou la supposition, ou l'hypothèse d'un tel lien artificiel, est connue et fixée à l'avance. Dans ce cas, les créatures peuvent en quelque sorte tirer profit du stock d'informations sémantiques qu'elles ont déjà emmagasinées à une étape précédente.

Dans certains cas, les dispositifs artificiels de communication pourraient également posséder d'autres caractéristiques en plus du fait qu'ils sont artificiels. Par exemple, ils pourraient très bien impliquer un nombre fini de dispositifs de base élémentaires, fondamentaux et centraux, et un ensemble fini de modes ou de formes de combinaisons (ou, si vous préférez, d'opérations combinatoires) qui peuvent être utilisés à de nombreuses reprises. Dans ces cas, les créatures auront, ou auront presque, ce que certains ont jugé être caractéristique d'un langage, à savoir un système de communication pourvu d'un ensemble fini de dispositifs initiaux,

avec des clauses sémantiques qui leurs correspondent, et un ensemble fini d'opérations ou de combinaisons syntactiques diverses, ainsi qu'une compréhension des fonctions de ces modes de combinaison. Il en résulte qu'ils peuvent générer un ensemble infini de phrases ou de dispositifs complexes de communication, en même temps qu'un ensemble infini correspondant de choses à communiquer – pour ainsi dire.

Ainsi, en procédant de cette manière téléologique, il semble que nous ayons fourni une justification en faveur du genre de caractérisation de la signification du locuteur que j'ai défendu il y a longtemps, et également en faveur de la caractérisation de divers genres de systèmes de communication, dont le point culminant se trouve dans des choses qui possèdent des caractéristiques dont on suppose d'habitude (j'imagine plus ou moins correctement) qu'elles sont celles d'un langage pleinement développé. Je dis qu'il *semble* que nous ayons trouvé une justification. Je pense qu'il reste une question résiduelle importante de nature méthodologique. La succession d'étapes que j'ai présentée ne prétend évidemment pas être un compte rendu historique ou génétique du développement de la communication et du langage. C'est un mythe dont le propos est, entre autres, d'exposer le lien conceptuel entre la signification naturelle et la signification non naturelle. Mais comment un tel lien pourrait-il être expliqué par un *mythe* ? Comme on me l'a récemment suggéré, cette question peut être mise en parallèle avec la question de savoir comment la nature et la validité de l'obligation politique (ou peut-être même de l'obligation morale), pourrait être expliquée par un contrat social *mythique*. Bien que le parallèle puisse être utile et suggérer des voies de recherche, on nous excusera de nous demander

s'il fait beaucoup plus que dénicher un mystère qui fait écho à un autre. Nous remettons cette question à plus tard.

### III. *Le paquet surprise*

Eh bien c'est cela, le paquet surprise. Je commencerai par une petite anecdote. Mon ami Richard Grandy, espiègle à ses heures, a dit un jour à l'occasion d'une de mes présentations, qu'il serait nécessaire pour exposer mes remarques d'introduire un nouvelle forme d'acte de parole, ou un nouvel opérateur qu'il faudrait appeler l'opérateur de *quessertion*. L'opérateur se lirait « Serait-il par hasard possible que quelqu'un asserste que... », et son symbole serait « ? ⊢ ». Peut-être pourrait-il même être itératif. J'attache une grande valeur à cette suggestion, tout autant qu'à sa maxime, proposée à une autre occasion, selon laquelle « on peut toujours compter sur Grice lorsqu'il s'agit de se rallier à un 'sous-dogme' ». Tout ce que je suggère ici est éminemment quessertable. Je ne vais rien faire de plus qu'explorer une idée. Je ne suis pas certain de vouloir y adhérer. Dans ce qui va suivre, il ne faut donc pas croire que je tienne dur comme fer à mes assertions, sinon à l'assertion selon laquelle quelque chose est quesserté.

L'idée générale que je veux explorer, et qui me semble avoir une certaine plausibilité, est que quelque chose a été laissé de côté dans les analyses, définitions, développements, etc..., des notions sémantiques, et en particulier dans celles qui concernent diverses notions de signification. Cela vaut pour moi, et peut-être aussi pour quelques autres. En réalité, ce qui a été laissé de côté l'a été parce qu'il s'agit de quelque chose que chacun considère avec horreur, tout



au moins lorsqu'il se trouve dans une disposition d'esprit scientifique ou théorique : la notion de valeur.

Bien que je pense que nous devons, en règle générale, laisser les notions évaluatives hors du champ de nos recherches philosophiques et scientifiques (d'autres diraient même hors du champ de tout le reste), nous pourrions envisager ce qui se passerait si nous relâchions cette interdiction jusqu'à un certain point. Si nous le faisons, tout un éventail de différentes sortes de prédicats ou d'expressions de valeur pourraient être admises dans différents genres de cas. Pour éviter d'avoir à faire un choix, je vais simplement utiliser le mot « optimal » comme un prédicat ; nous pourrions bien sûr caractériser sa signification avec plus de précision le moment voulu.

La raison pour laquelle cette idée générale m'intéresse plus particulièrement, est que ma propre position – je ne vais pas essayer de la présenter maintenant, ni de la défendre en quelques détails que ce se soient – est que la notion de valeur est absolument cruciale pour l'idée de rationalité, ou d'être rationnel. Nous pouvons caractériser ce que c'est qu'être un être rationnel de nombreuses manières. Il se peut que certaines de ces caractérisations s'avèrent équivalentes en un certain sens : il peut se trouver qu'elles s'appliquent exactement aux mêmes cas. Néanmoins, il se peut aussi que, bien qu'elles soient équivalentes, l'une d'entre elles soit particulièrement féconde d'un point de vue théorético-déductif. Je soupçonne très fortement que l'idée la plus féconde est celle selon laquelle une créature rationnelle est une créature qui évalue, et que les autres caractérisations possibles pourraient s'avérer équivalentes à celle-ci, bien qu'en un sens moins déterminant. Toutes les tentatives naturalistes pour caractériser la rationalité sont vouées à l'échec. Je ne sais si cela en est une conséquence, mais je crois en tout état de cause que c'est vrai : la

valeur est là depuis le départ ; il est impossible de la déloger. Nous n'allons pas discuter de cela ici, mais cela pourra indiquer à quel point le cadre à l'intérieur duquel je vais maintenant travailler manque de clarté.

Il me semble qu'il y a deux problèmes distincts concernant la signification, à propos desquels des questions de valeur pourraient se poser. Je les appelle le problème mineur et le problème majeur. Le problème mineur concerne le rapport entre ce que, de manière générale, j'appellerais la signification des mots et la signification du locuteur. Il semble plausible de supposer que dire qu'une phrase (un mot, une expression), signifie quelque chose (dire que « Jean est célibataire » signifie que Jean est un mâle non marié, ou quoi que ce soit d'autre qui corresponde à cela), doit être compris, d'une manière ou d'une autre, en termes de ce que tels ou tels usagers de cette phrase (de ce mot, de cette expression) signifient en des occasions spécifiques. On peut en donner une analyse préliminaire plutôt rudimentaire, à savoir que, généralement, les gens utilisent cette phrase (ce mot, etc...) de cette manière. Une analyse qui me semble plutôt meilleure fait valoir qu'il est conventionnel d'utiliser cette phrase de cette manière. Il y en a beaucoup d'autres.

Je pense en réalité que même l'interprétation la plus subtile ou la plus sophistiquée de cette analyse ne peut convenir : je ne pense pas que la signification soit liée de manière essentielle à la convention. Une manière de fixer ce que les phrases signifient, voilà ce à quoi elle est essentiellement liée : la convention est effectivement l'une de ces manières, mais elle n'est pas la seule. Je peux inventer un langage, disons le Deutero-Espéranto, que personne ne parle jamais. Cela fait de moi un spécialiste, et je peux décréter ce qui est correct.

Remarquez que nous arrivons tout de suite à une forme de notion évaluative : à savoir, ce qu'il est correct de faire.

La suggestion générale serait donc que, dire ce qu'un mot signifie dans un langage revient à dire ce qu'il est en général optimal, pour les locuteurs de ce langage, de faire avec ce mot, ou de quelle manière ils doivent l'utiliser, quelles intentions particulières il est correct ou optimal d'avoir en telles ou telles occasions particulières. On ne suggère évidemment pas ici qu'ils doivent *toujours* avoir ces intentions. Il serait simplement optimal, *ceteris paribus*, qu'ils les aient. En ce qui concerne ce qui est optimal dans tel ou tel cas particulier, il faudrait qu'il y ait un profit immédiat, une explication de ce pourquoi c'est optimal. Il se pourrait qu'il y ait toute une gamme d'explications différentes. Il se pourrait par exemple qu'il soit conventionnel d'utiliser le mot de cette manière, ou qu'il soit conventionnel pour une classe privilégiée de le faire. Ce qu'un terme technique de biologie signifie n'est pas l'affaire du public, mais des biologistes. Il se pourrait, dans le cas du langage inventé, que ce soit ce qui est stipulé par son inventeur. Néanmoins, dans chacun de ces cas de figure, ce que nous obtenons en termes d'unification de ces analyses est l'optimalité ou la correction d'une certaine forme de comportement. J'en ai fini avec ma discussion du problème mineur.

La problématique majeure à l'intérieur de laquelle se posent les questions de valeur ne concerne pas nos tentatives pour dévoiler la relation entre signification des mots et signification du locuteur, mais nos tentatives pour dévoiler l'anatomie de la signification du locuteur elle-même. Arrivé à ce point, ma stratégie d'ensemble a consisté à chercher le genre de régressions que Schiffer et d'autres ont déclaré avoir détectées sous la surface lisse et brillante de mes écrits sur la signification : des régressions à l'infini et des régressions vicieuses,

dont ils ont proposé de se débarrasser en leur substituant une autre notion impliquant tout autant la régression, comme celle de connaissance mutuelle, en se demandant à l'occasion pourquoi leurs régressions étaient bonnes alors que les miennes étaient mauvaises<sup>4</sup>.

Lorsque je me suis penché sur le cas de Schiffer pour essayer de démêler quelles étaient exactement ces régressions supposées, je me suis néanmoins trouvé dans la quasi-impossibilité de le faire. Après tout, quiconque vous accuse de régression à l'infini doit certainement être capable de fournir une méthode générale qui génère l'étape suivante de la régression à partir de celle qui précède. Je n'ai rencontré aucun moyen général de faire cela : les liens entre une étape et une autre semblaient disparates. Je ne dis pas qu'il n'y ait aucun moyen d'y arriver. Lorsque j'en parlais avec Schiffer, j'avais très souvent l'impression qu'il y en avait une, et que je la comprenais ; mais plus maintenant. Néanmoins, dans la mesure où la vraie nature de la régression, ou de l'accusation de régression, importe à vrai dire assez peu, je me suis permis d'inventer la mienne, que j'appellerai une régression pseudo-schifférienne. Et loin d'essayer de la faire craquer et fuir aux jointures, j'aimerais au contraire faire en sorte qu'elle soit aussi solide que possible ; et si elle ne l'est pas, je vais tout simplement prétendre qu'elle l'est.

La régression peut être reconstruite de la manière suivante. Nous pourrions commencer par l'idée que, lorsqu'un certain locuteur S prononce une certaine phrase pour un auditeur A, signifiant par cette phrase que p, il fait cela en voulant que A pense 'p'. Autrement dit, à l'étape numéro un, nous avons « S veut que A pense 'p' », où p représente le contenu de la pensée de A ou de celle qu'il a l'intention

---

<sup>4</sup> Voir *Schiffer [1972] 1988* : II. 2, pp. 30-42, et *Loar 1982* : 10.3, pp. 248-251.

d'avoir. Néanmoins, pour des raisons découvertes il y a longtemps, et qui se rapportent à la distinction entre signification naturelle et signification non naturelle, nous ne pouvons nous arrêter à la première étape. Nous devons passer à l'étape numéro deux, où nous obtenons « S veut que A pense “p, fondé sur la robustesse de l'idée que S veut que A pense ‘p’ ” », et ainsi de suite...

Nous sommes arrivés à une situation étrange, au sens où il y a une sorte de disparité entre ce que S veut que A pense, à savoir “p, fondé sur la robustesse de l'idée que S veut que A pense que p”, et les explications qui sont données, pour ainsi dire, dans sa subordonnée, concernant ce que c'est que S veut que A pense. C'est-à-dire que S veut que A pense, non pas simplement « p », mais « p, pour la raison que S veut que A pense que p ». Mais lorsque nous énonçons ce que sont ces raisons, ce que A est censé penser, il s'avère qu'il est simplement censé penser « p ». Autrement dit, ce que nous identifions comme ce que A a l'intention de penser, en termes de raison de penser « p », se trouve toujours à une étape précédant ce que le locuteur considère, lui, être la raison pour laquelle il veut que A pense « p ».

Nous arrivons donc à quelque chose de la forme « S veut que A pense “p, parce que S veut que A pense ‘p, parce que S veut...’ ” » et ainsi de suite. Nous ajoutons la clause supplémentaire pour combler une lacune, mais en réalité nous ne comblons jamais la lacune, parce qu'en ajoutant une clause supplémentaire nous ne faisons qu'introduire une autre lacune à combler. C'est comme passer de l'étape un à l'étape deux. Nous commençons par l'étape un, nous ajoutons le passage de l'étape un à l'étape deux, mais le temps que nous atteignons l'étape deux, il nous faut atteindre l'étape trois, et ainsi de suite. J'ai choisi cette régression parce qu'elle est plutôt

pittoresque, mais ce n'est pas la seule que j'aurais pu utiliser. J'ai besoin d'une régression à l'infini qui associe les deux caractéristiques suivantes. Premièrement, comme toutes les régressions à l'infini, elle ne peut être réalisée. Autrement dit, un achèvement, une situation dans laquelle S a une intention qui est infiniment étendue de cette manière, ne peut exister en réalité. Deuxièmement, l'idée qu'elle doit exister est bien une exigence. Autrement dit, ce que je cherche est une situation dans laquelle une certaine intention hautement complexe est à la fois logiquement impossible et désirable. Il ne me semble pas que cela soit un but déraisonnable en soi : il peut certainement se faire que quelque chose soit logiquement impossible quoique désirable, et si c'est le cas, j'ai bien le droit d'y recourir.

Le modèle d'analyse que j'aimerais maintenant recommander, parce qu'il offre la manière la plus fondamentale de comprendre la notion de signification du locuteur, serait que S se trouve dans l'état qui est optimal pour quelqu'un qui communique p, relativement à ce qu'il désire communiquer ou transmettre (autrement dit, p). Il s'avère ensuite que lorsque vous encaissez les bénéfices de ce qui se trouve être optimal, vous vous rendez compte que l'état optimal est un état qui est en fait logiquement impossible. Il faudrait bien évidemment argumenter sur certains points, mais il me semble qu'il n'y a jusqu'ici absolument rien qui pourrait être objecté. Toute cette idée selon laquelle nous recourons à des expressions expliquées en termes de limites idéales, fonctionnerait me semble-t-il de la manière suivante. Il se pourrait que les limites idéales ne soient réalisables dans aucun domaine, ou bien qu'elles puissent l'être dans certains, mais pas dans celui que nous prenons en compte. Par exemple, le fait qu'elles ne soient pas réalisables pourrait être contingent, ou au contraire ne pas l'être. Il se pourrait, pour une raison ou une autre

(supposons-le pour simplifier la situation) qu'il ne puisse y avoir de choses qui soient à proprement parler circulaires dans le monde sublunaire. Cela ne nous empêche pourtant pas d'appliquer le mot « circulaire » dans le monde sublunaire, parce que nous l'appliquons en vertu du fait que nous nous approchons par approximation de la limite idéale qui n'est pas elle-même réalisée. Tout ce dont nous avons besoin est, pour ainsi dire, une manière de jauger les particuliers réels à l'aune de la qualité irréalisable du particulier parfait. C'est peut-être bien là le genre de chose que Platon tenait à défendre.

Il me semble que nous pourrions expliquer la notion de connaissance de cette manière. C'est une notion qui pourrait être réalisable dans un certain domaine, mais pas dans d'autres ; il est concevable qu'elle le soit. Et là, nous nous tournons vers les gens qui ont suggéré par le passé que la caractéristique habituelle ou cruciale de la connaissance est que si vous savez quelque chose, vous ne pouvez vous tromper. A la suite de quoi certaines personnes ont suggéré que les vérités nécessaires étaient donc les seules choses que nous puissions connaître parce que, dans ce cas, en un certain sens de « ne pouvons », nous ne pouvons nous tromper ; et il y a un certain nombre d'objections familières à cela. Je pourrais maintenant vouloir affirmer que ces gens ont raison, si ce qu'ils voulaient dire était, *au sens strict*, que les vérités nécessaires étaient les seules choses qui soient connaissables. Cela ne nous oblige pas pour autant à supposer par restriction que les gens qui parlent de la connaissance d'autres choses font un usage impropre du mot « connaître ». La seule chose requise ici est qu'il devrait être permis d'appliquer le mot d'une manière non stricte à des choses qui, d'une certaine manière, se rapprochent par approximation des cas idéaux.

Mon propos n'est pas de suggérer ici avec exactitude, ou dans les détails, ce que pourraient être les exigences du rapprochement ou de l'approximation. Je dirai seulement que, quelles qu'elles puissent être, elles devraient nous justifier à *estimer* que certains cas satisfont un certain idéal bien qu'ils ne l'exemplifient pas au sens strict. Il y a eu un jour un conflit à Oxford entre un doyen entrant dans ses fonctions et une règle du collège stipulant que les chiens ne sont pas admis dans les collèges. Les instances gouvernantes ont adopté une résolution estimant que le chien du nouveau doyen était un chat. J'ai l'impression qu'il est décisif que nous soyons engagés dans de nombreuses estimations, bien que toutes ne soient pas aussi divertissantes.

Résumons la position à laquelle nous sommes maintenant arrivés. Premièrement, selon cette analyse de la signification du locuteur, et en première approximation de ce que nous voulons dire lorsque nous affirmons qu'un locuteur, en disant ce qu'il dit en une occasion particulière, signifie que p, il y a l'idée que ce locuteur se trouve être dans l'état optimal relativement à la communication ou, si vous préférez, au fait de communiquer que p. Deuxièmement, nous faisons valoir que l'état optimal, l'état dans lequel il possède un ensemble infini d'intentions, est en principe irréalisable, de manière qu'il ne signifie pas *stricto sensu* que p. Le locuteur se trouve néanmoins dans une situation telle qu'il est légitime pour nous, et peut-être même obligatoire, d'estimer qu'il satisfait cette condition irréalisable.

Finalement, il y a la question de savoir de quelle manière cela se rapporte aux régressions que les gens ont découvertes : aux régressions, ou aux accroissements de l'ensemble des conditions qui existent effectivement. Des gens ingénieux comme Strawson et Dennis Stampe, et jusqu'à Schiffer, qui avance avec tant que rapidité



et de subtilité qu'il est difficile de suivre son rythme, ont proposé des contre-exemples à l'élément crucial d'origine de mon analyse de la signification, contre-exemples censés montrer que mes conditions, ou qu'une extension quelconque de ces conditions, sont insuffisantes pour une analyse de la signification du locuteur<sup>5</sup>. Le contre-exemple supposé satisfait toujours les conditions exposées au départ concernant la notion de signification du locuteur, bien que le locuteur soit néanmoins supposé avoir en plus ce qu'on pourrait appeler une intention sournoise. C'est-à-dire que dans le premier cas, qui est également le plus simple, son intention est que celui qui l'écoute devrait en réalité accepter p pour telles et telles raisons, mais devrait *penser* qu'il est censé accepter p, non pas pour ces raisons mais pour d'autres. Autrement dit, à un niveau ou un autre d'enchâssement, celui qui écoute se trouve représenté comme se faisant une idée fausse de ce qui est attendu de lui, ou comme quelqu'un dont on a l'intention qu'il se fasse une telle idée fausse, ou dont on voudrait qu'il pense lui-même qu'on a l'intention qu'il se fasse une idée fausse (ou...). Il pense qu'il est censé procéder d'une certaine manière, alors qu'il est en réalité censé procéder autrement. Arrivé à ce point, je voudrais dire que l'effet de l'apparition d'une intention sournoise, la fonction qu'une telle intention sournoise aurait dans la construction que je suis en train de suggérer, serait tout simplement d'annuler l'autorisation que nous avons d'estimer que ce que le locuteur est en train de faire est un cas de signification à cette occasion particulière. Autrement dit, cela reviendrait à annuler l'idée

---

<sup>5</sup> Voir "Utterer's Meaning and Intentions", chapitre 5 de "Logic and Conversation", in *Grice 1989*, à la section 3-(ii), pp. 94-100. Grice y discute une objection de D. W. Stampe, puis de Strawson (*Strawson 1964*), et enfin de Schiffer. (La section (i) discute une objection de Urmson, la section (iii) un contre-exemple de Searle.)

selon laquelle nous devons être autorisés à compter cela comme une performance sublunaire - pour ainsi dire - de l'ensemble infini d'intentions qui n'est réalisable que dans la sphère céleste.

En un sens, ce que fait cette suggestion, ou ce qu'elle ferait si elle était par ailleurs acceptable, est de justifier une proposition que j'ai en réalité déjà faite dans un article plus ancien, selon laquelle ce qui est à vrai dire requis pour une analyse complète de la signification du locuteur est *l'absence* d'un certain genre d'intention<sup>6</sup>. Cela est peut-être bien correct, mais le défaut de cette approche était qu'elle n'expliquait pas *pourquoi* nous avons là une condition raisonnable à inclure dans l'analyse de la signification du locuteur. Je pense que si nous acceptions le cadre d'analyse que je viens de suggérer, ce caractère arbitraire et *ad hoc* pourrait être éliminé, ou tout au moins atténué.

---

<sup>6</sup> Voir *Grice 1969, Schiffer [1972] 1988 : III, Loar 1982 : 10.2, 10.3.*